

338

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Pays Libre  
26 Dec. 1943

# Draison funèbre pour la N.R.F.

**C**ETTE fois, elle est morte ! Le très rouge Monsieur Gallimard a accompagné l'enterrement et les tentatives de résurrection, à New-York, par les soins de Jules Romains — plus Jules que jamais — et de Jacques Maritain — qui fit le Jacques par naturel —, d'une N. R. F. d'exportation qui prend une valeur « on-ne-peut-plus » symbolique.

Elle est morte, et bien morte. C'est toute une branche de notre histoire littéraire sur laquelle il faut écrire au crayon rouge — celui de M. Jean Paulhan — le mot sinistre de la fin. Il faudrait la verve insolente et irrévérencieusement insatisfaite d'un Kléber Haedens pour se promener la plume à l'air dans ce nouveau jardin d'Armide où ne manquent pas les Renaud qui n'ont su se libérer des charmes moudits par un baiser mortel.

Il ne faudrait pas nier les premières valeurs, de renouvellement qui s'exprimèrent dès 1908 par la juxtaposition sous le signe d'André Gide des espérances littéraires, et même artistiques, d'un Ghéon et d'un Schlumberger, d'un Ruyters et d'un Arnauld, d'un Charles-Louis Philippe et d'un Jacques Copeau.

Le cap des premiers enfantements franchi, après les incidents qui mirent aux prises l'intransigeant M. Gide d'une part, Bocquet et Boulanger d'autre part, au sujet de Mallarmé et de d'Annunzio, les adhésions affluèrent. Les plus marquantes, celles de Claudel — qui ne devait jamais se plier aux disciplines de la maison —, Suarès, Valéry, Péguy, Giraudoux, Alain-Fournier, le triste et dangereux Marcel Proust dont « Candido » essaie de justifier la réhabilitation

et que le fait de condamner avec P.-A. Cousteau nous rejette par la plume du Thierry-Maulnier de service parmi les ennemis déclarés de la littérature, devaient orienter décidément la nouvelle revue. Jacques Rivière y parut. Au seul titre de nous avoir fait le don de celle-là, la N. R. F. aura bien mérité des Lettres françaises. Éliminé tout un fatras de fournitures proustiennes, gidien-nes ou claudéliennes, son œuvre permet l'accession de l'homme dépouillé vers une grandeur étrange.

Sous sa direction, la revue est plus solide que jamais. Mais avec quelques éléments de valeur, tels M. Ramon Fernandez, les premiers germes du mal s'introduisent, clandestinement en même temps que Julien Benda. La mort de Jacques Rivière laissera libre cours aux influences néfastes qui déjà agissent sur la vie d'une N. R. F. appauvrie par les dispositions de Charles-Louis Philippe, Charles Péguy, Alain-Fournier et les silences d'Henri Ghéon.

M. Jean Paulhan devient le maître des lieux. Tous ses efforts vont tendre à bolcheviser la N. R. F. Il y parviendra. Il faut, sans parti-pris, rendre hommage au souci qui fut le sien d'établir le contact de la revue et de la jeune littérature. Mais ce prétexte lui servira à introduire dans la place André Breton, Paul Eluard, Louis Aragon. Ce premier trio aurait pu suffire. Mais la poussée à gauche de l'équipe s'accroît encore par les arrivées de Marcel Jouhandeau, Giono, Malraux; et lorsque, en 1934, le Comité de vigilance antifasciste réunira les signatures de 1.200 intellectuels au bas d'un manifeste aux travailleurs qui donnera, selon l'expression de Jean-Pierre Maxence, « au Front populaire

naisant une couverture intellectuelle », toutes les vedettes de la N. R. F.: Alain et Benda, Breton et Fargue, Cassou et Vi drac, Crével et Dabit, Fernandez et Giono, Gide et Roger Martin du Gard, figureront en tête de liste.

Aux plus beaux soirs du Vel' d'Hiv', quand Thorez et Marty exigeront l'intervention en Espagne, l'enthousiasme de Jean Paulhan n'aura d'égal que celui de Louis Aragon.

L'adhésion d'André Gide au parti communiste fut le chant du cygne de la poussée bolcheviste. Avec le « Retour de l'U. R. S. S. », les yeux furent nombreux à s'ouvrir. Eugène Dabit mourait à Sébastopol en pleine crise de désillusion. Ramon Fernandez rejoignait la cause de l'Europe où l'accueillait alors Drieu La Rochelle dont la clairvoyance fut un oasis de sagesse dans cette mare d'eau trouble. Avec la guerre, le pacifisme de Jean Giono devait avoir des conclusions inattendues et il n'est pas qu'un peu surprenant que les journaux de 1943 puissent imprimer que la même main anglo-démocrate a posé la même bombe à quelques heures d'intervalle sur le seuil de la maison de Manosque et dans la voiture d'un Henri Béraud.

La N. R. F., de 1940 à 1943, eut son heure de rachat. Aux ères de Gide, de Rivière et de Paulhan succéda celle de Drieu La Rochelle. Aujourd'hui, vient celle du silence. Nous nous féliciterons de voir les militants de l'équipe Armand Petitjean, ce Drieu La Rochelle — le petit fermant la marche, aller servir ailleurs qu'en la maison de M. Gallimard, une Europe qui, après celle du démocrate Julien Benda, sentait parfois les laissés-pour-compte.

Jean-Audré FAUCHER.

26 Dec. 43